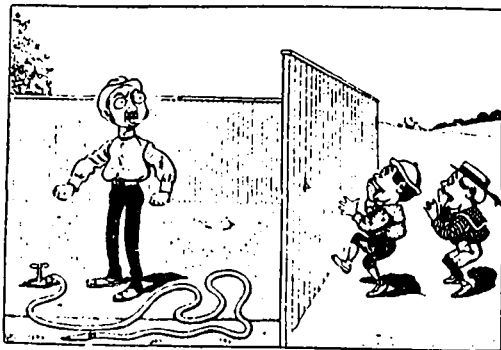
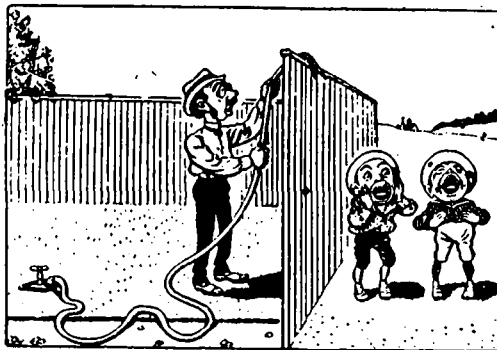


UNE BONNE, BONNE FARCE, OU L'ARROSEUR ARROSÉ



I
Bidou et Pitouche. (en chœur). — Vieux singe !...
Vieille andouille !... Vieux concombre !... Ah...
ah... oh... oh...



II
Le monsieur (furieux). — Je vais pourtant bien faire
taire ces effrontés gamins-là !
Bidou et Pitouche (en chœur). — Oh... oh... ah... ah...

PARIS NOCTURNE

I
Le ciel des nuits d'été donne à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues.
Et les aspects nouveaux des ruelles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues
Invite le regard lointain vague et charmant,
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés
Brillent mieux, à présent que les voûtes couchées...
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les portes, les fous, les amoureux, — et tous ceux
Dont le cerveau, fêlé, luge un rayon de lune.

II
Nos âmes tant de fois s'oublièrent, bercées
Sous ces grands arbres noirs de la chanson du vent !
Le long de ces vieux murs, elle et moi, si souvent
Nous avions vu glisser nos ombres enlacées !

Quand j'ai longé, suivant des traces effacées,
L'avenue où moi seul irait dorénavant,
Tous mes chers souvenirs m'y quittaient, se levant
Au bruit sec de mes pas sur les feuilles froissées...

Mon cœur mélancolique aux jours passés rêvait :
Et quand la lune, ayant percé le fin duvet
D'un nuage, blanchit par places le mur sombre,

(Mes yeux cherchant l'absente et ne la trouvant pas),
Comme un autre amoureux plus pâle, sur mes pas,
Mon ombre avec regret semblait chercher son ombre.

III
DANS LES BOIS

A la tiède lueur des étoiles paisibles
Qui d'en haut nous suivaient avec des yeux de peur,
Nous nous sommes tous deux perdus dans l'épaisseur
Du bois où sanglotaient des sources invisibles.

Comme ces traits qu'un jour, se proposant pour cibles
Les astres, décochait Nemrod le fort chasseur,
Nos âmes, de l'extase épiquant la douceur,
Ont tenté de concert les cieux inacessibles.

Mais l'inquiet silence et le doute du soir
Plus sombre, nous ont fait reomber sans espoir
Des espaces conquis par cet élan superbe.

La rosée a mouillé nos fronts ambitieux :
Et, n'ayant pu cueillir les étoiles des cieux,
Nous avons regardé les vers luisants dans l'herbe.

LEON VALADE.

ESTHETIC

Le jury du Salon vient de voter les
récompenses annuelles.

Il y a peu d'années, l'édilité de Pigtown (Ohio, U. S. A.) eut l'idée d'organiser une Exposition de peinture, sculpture, gravure et, généralement, tout ce qui s'ensuit.

On lança, par la libre Amérique, des invitations aux artistes des deux sexes, et l'on construisit, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, un vaste hall, auprès duquel la galerie des machines semblerait une humble mansarde.

Le nombre des adhésions dépassa les plus flatteuses espérances. Tout ce qui portait un nom dans l'art américain tint à se voir représenté à l'Exposition de Pigtown.

Quelques peintres et sculpteurs de l'ancien continent annoncèrent leurs envois par câble ; mais l'édilité de Pigtown, ayant décidé que l'Exposition serait exclusivement nationale (*exclusively national*), on ne répondit même pas à ces faquins d'Europe.

La *Pigtown National Picture and Sculpture Exhibition* obtint tout de suite un prodigieux succès.

Le vaste hall ne désemplissait pas et bientôt les organisateurs ne surent plus où fourrer les dollars de leurs recettes.

D'ailleurs, la chose en valait la peine ; la sculpture, surtout, intéressait les visiteurs au plus haut point.

Il y a longtemps qu'en matière de statues, les Américains ont déserté les errements surannés de la vieille Europe. Plus de ces groupes inanimés ! Assez de ces marbres froids et insensibles ! Foin de ces lions de bronze dévorant des autruches de même métal, sans que les autruches y perdent une seule de leurs plumes !

Les statuaires américains ont compris que, dans l'Art, la Vie seule intéresse, et qu'il n'y a pas de Vie sans Mouvement.

Aussi, à l'Exposition de Pigtown, les statues, les groupes, même les bustes, tout était-il articulé. Les narines battaient, les seins haletaient, les bouches s'ouvraient, et, quand un groupe représentait un *Bœuf dévorant un Boeuf*, on n'avait qu'à demeurer cinq minutes devant cette œuvre capitale : le bœuf se trouvait effectivement dévoré par le boeuf.

Le bœuf était en gutta-percha et le boeuf en celluloid, dites-vous ; ô poncifs

vieux jeu ! Qu'importe la substance, l'idée est tout !

Dans cet amoncellement d'art animé, deux œuvres surtout se disputaient l'engouement public.

La première, due au génie si inventif du grand animalier K. W. Merrycalf, représentait un *Cochon taquiné par des mouches*. Et l'on se demandait ce qu'il fallait admirer le plus, dans ce gracieux ensemble : le cochon ? les mouches ?

Le cochon, un cochon en bronze, trente-six fois grandeur nature, se vautrait sur un fumier, également trente-six fois nature. Une nuée de mouches, dans la même proportion, s'ébattaient, petites folles, autour du monstrueux groin.

Le cochon, comme tout bon cochon qui se respecte, était immobile, mais les mouches, mues par un appareil des plus ingénieux (*patent*), volaient réellement, tourbillonnaient et ne touchaient la hure du porc que pour se charger d'électricité et repartir de plus belle.

C'était charmant.

Cette jolie pièce eût été certainement le clou de la *National Exhibition*, sans l'envoi d'un jeune sculpteur, ignoré jusqu'à ce jour, et portant le nom de Julius Blagsmith.

Le groupe de Julius Blagsmith portait cette indication au livret : *The death of the brave general George Ern. Baker*. L'intrépide officier était représenté au moment où, frappé d'une balle en plein cœur, il s'affaissa sur une mitrailleuse voisine.

A l'intérêt historique de cet épisode émouvant venait s'adjoindre l'attrait d'une ingénieuse application du phonographe.

Dans l'intérieur de George-Ern. Baker était adroitement placé un appareil, et toutes les cinq minutes, le vaillant général, portant sa main au cœur, s'écriait (en américain, bien entendu) :

— Je meurs pour le principe !

La mitrailleuse, surtout, recueillit les sautirages universels des artilleurs et des armuriers américains. Pas une vis, pas un boulon, pas un rivet dont on pût constater l'absence ou le mal-placement. Une merveille !

C'était bien le cas de dire : il ne lui manque que la parole.

Dès les premiers jours de l'Exposition, ce ne fut qu'un cri par les clans artistiques. Le diplôme d'honneur de la sculpture est pour le *Cochon* de Merrycalf, à moins qu'il ne soit pour le *Baker* de Blagsmith.

De leur côté, les deux artistes s'étaient pris, l'un pour l'autre, d'une vive hostilité. Ils se saluaient, se serraient la main, s'informaient de leur santé réciproque, mais on sentait que les rapports courtois cachaient une glacialité polaire.

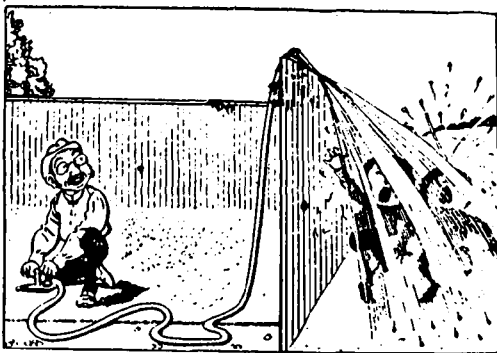
Le matin du jour où le jury devait proclamer les récompenses, Blagsmith invita poliment son confrère Merrycalf à lui consacrer quelques instants d'entretien. Il l'amena devant son groupe.

— Franchement, demanda-t-il, comment trouvez-vous cela ?

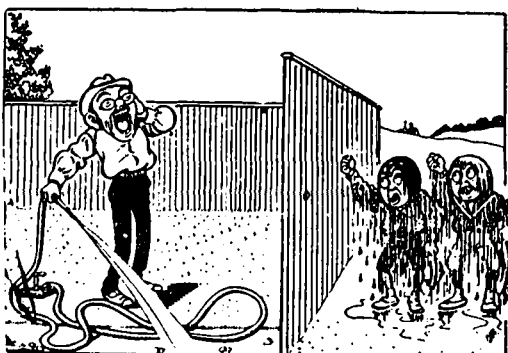
— A la vérité, répondit Merrycalf, je trouve cela parfait. La mitrailleuse est d'une exactitude !...

— Cette mitrailleuse n'a aucun mérite à être exacte, attendu que c'est une vraie mitrailleuse. Voyez plutôt.

Et Blagsmith, grattant légèrement de la pointe de son canif un frag-



III
Le monsieur (en les inondant). — Eh, les petits amis !
Comment trouvez-vous les tours du vieux singe ?...



IV
Le monsieur (riant à se pâmer). — Ah... ah... ah...
Bidou et Pitouche (en chœur). — Ah, vieux coquin !
on va te le payer, ton tour...

ment de plâtre, fit apparaître l'acier luisant, et, vous savez, pas de l'acier pour rire.

— Oui, poursuivit-il, cette mitrailleuse est une réelle mitrailleuse en parfait état, avec cette circonstance aggravante qu'elle est chargée et prête à faire feu.

— Diable !... et dans quel but ?

— Dans le but très simple de vous mitrailler tous si je n'obtiens pas le grand diplôme d'honneur.

— Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous.

— Jamais ! Un seul, c'est plus court.

— Laissez-moi au moins le temps de prévenir le jury.

— Comme il vous plaira.